

# DES « LIEUX » OU ON POURRA SE RECONNAÎTRE

● A la 3<sup>e</sup> Biennale de Paris, est-ce Luna-Park ou le Saint des Saints ?

L'art a été longtemps considéré comme un monde sacré, les musées comme des temples et les artistes comme des grands-prêtres. L'énorme Biennale de Paris, installée dans les trois étages du Musée d'Art Moderne, reflète encore dans plusieurs de ces salles cette conception. Dans beaucoup d'autres, au contraire, on pense davantage à une fête foraine qu'à une liturgie. L'habitué de la Foire du Trône ne se sentirait sans doute nullement dépaycé dans ces « lieux » successifs proposés aux visiteurs, et où il verrait des variations à peine stylisées sur le thème du musée des horreurs ou du palais des mirages. Sans doute ce n'est pas d'aujourd'hui que les peintres ont été fascinés par le monde du cirque, et le cinéma a, depuis longtemps, intégré les luna-parks de banlieue, comme univers poétiques par excellence où jouent à plein le dépaysement et l'envol dans le monde des rêves. Mais il semble que les peintres, les sculpteurs et les architectes de moins de 35 ans — c'est à eux qu'est réservée cette biennale — pensant avoir fait le tour complet des moyens de leurs arts respectifs, veuillent emprunter désormais aux barnums et aux clowns, aux bateleurs et aux funambules, quelque chose de la sève poétique populaire que ces derniers sont peut-être les seuls à détenir encore.

Et c'est à ce titre qu'une expérience comme celle du *Pop Art* britannique est intéressante, même si elle déborde les cadres de ce qu'il est convenu d'appeler l'art et si elle est plus proche des expériences les plus récentes du cinéma d'animation que du tableau de chevalet traditionnel. D'autres tentatives en revanche sont plus discutables dans la mesure où elles n'empruntent au monde de la foire que ses aspects les plus superficiels : l'esbrouffe, le charlatanisme et l'épate, ou les plus vulgaires : la bizarrerie monstrueuse et la magie de pacotille.

De là sans doute ces galeries de monstres, ces corps larvaires, ces êtres hybrides aux rictus d'épouvante, ces planches anatomiques, ces organes embryonnaires, toute cette vie foetale

dont la représentation, en deux ou trois dimensions, vous poursuit comme un cauchemar tout au long des salles, depuis l'ensemble français appelé « L'Abattoir » jusqu'aux peintures du Mexicain Schmill et à celles de l'Allemand Antes. Ces artistes pensent par là dépasser les univers trop abstraits de la peinture pure, de la sculpture mécanique et de l'architecture fonctionnelle ; ils espèrent ainsi redécouvrir une sorte de communion plus



Femmes, de Floriano Boldoni (Italie) (T.C.)  
Exposées à la 3<sup>e</sup> Biennale

figurative avec les sources de la vie. Mais la représentation de cette vie infra-animale ne peut offrir que l'ersatz d'un mystère oublié ou perdu, elle ne peut être que dérisoire. Elle n'en donne pas moins une image partielle mais significative de certaines orientations de l'homme d'aujourd'hui, et à ce titre, le dégoût qu'elles inspirent demande à être surmonté et compris.

Il est vrai que d'autres évocations d'un niveau mental plus élevé s'offrent aux visiteurs. Le thème du monstre y est remplacé par celui du

labyrinthe. Des vis sans fin, des trajectoires hélicoïdales, des roues à facettes, des surfaces gauches, des cheminements tortueux, avec en plus des éclats visuels et sonores, tout ce qui, en un mot, est susceptible d'égarer artificiellement l'œil ou l'esprit, tout cela est utilisé avec de très grands raffinements d'imagination, pour donner l'équivalent mécanique de la magie et du poème quand ce n'est pas du sacré. Mais on a beau utiliser à cette fin tous les matériaux possibles et dans toutes les dimensions, y compris, grâce au mouvement, celle du

Seul le vieux réalisme socialiste à la Guérassimov résiste courageusement à cette invasion et continue imperturbablement son affirmation massive, sourde à toutes les critiques, sans autres recherches que quelques timides incursions du côté de l'impressionnisme.

Tout ceci pourra paraître extrêmement, de la Corée du Sud au Sénégal. d'en conclure que ce vaste ensemble est sans intérêt. Sans compter que la variété et le mouvement de sa remarquable présentation font que — à la différence de tant d'autres salons — on le visite sans ennui, il se dégage de ces multiples expériences une conclusion au moins qui nous paraît positive : c'est la naissance et déjà la multiplication des travaux d'équipe. La peinture-peinture, le tableau de chevalet, semblent, sinon encore en voie de disparition, du moins en voie de dépassement. Non seulement en ce sens qu'ils s'étendent de plus en plus dans la troisième dimension et se transforment en « objet », mais surtout du fait que le peintre est amené à collaborer étroitement avec le sculpteur et l'architecte pour créer des « lieux », très divers de destination — théâtres, églises, « lieux de méditation »... — mais prétendant à une même unité plastique et poétique. (1)

Il y a là certainement une voie ouverte non seulement pour un renouvellement de l'architecture enlisée, sauf chez quelques grands créateurs, dans de pâles imitations de Le Corbusier ou de Mies van der Rohe, mais encore pour l'élaboration d'un art total susceptible d'exprimer et de modeler à la fois le paysage mental de l'homme de demain. En attendant, il est permis de souhaiter qu'entre les Luna-Parks pour foules indifférenciées et les saints des saints pour initiés, quelques-unes au moins de ces équipes proposent pour les hommes d'aujourd'hui des « lieux » ou, dans le dialogue et l'amitié, ils puissent simplement se reconnaître.

A. A.

(1) A ce propos, signalons dès maintenant, avant d'y revenir plus tard, la très remarquable exposition que la Galerie Anderson-Mayer (15, rue de l'Echaudé) consacre à ce thème de « l'Architecture-Sculpture ».